



**Résumé :** Nous sommes en 2142. Lewis est un jeune apprenti qui vient d'être reçu dans la franc-maçonnerie. Mais le monde dans lequel il vit est devenu fou, contrôlé par des hommes artificiels, les « synthétiques ».

Dans cet univers où les armes ont remplacé les mots et où les humains sont devenus esclaves de leurs créations, suivons sa lutte pour la liberté à travers ses combats, ses peines et ses joies.

Et, peut-être, sur le chemin spirituel dans lequel il s'est engagé, découvrira-t-il en recherchant sa sœur enlevée, l'histoire méconnue de ses origines et de celles perdues de son Ordre.

**Résumé des chapitres précédents :** « Traqué par des êtres humains synthétiques, Lewis, un jeune homme vivant dans un monde futuriste dystopique, a été reçu par la confrérie du Craft dans de terribles et mystérieuses circonstances.

Mais, pris d'une peur panique, cherchant à se dégager de ses engagements envers sa sœur, ses amis et le Craft, Lewis s'est enfui vers l'inconnu. Mal lui en a pris, car en choisissant cette déviation, il a eu alors à affronter une situation aux conséquences funestes : le meurtre de trois synthétiques rencontrés par hasard.

Continuant sa fuite, notre héros se fait alors capturer par un mystérieux inconnu qui se révèle n'être rien de moins que l'un de ses frères. Découvrons la suite de cette rencontre ».



*« Une fois le choix fait, le problème désormais était de se changer. L'homme ne le lâchait pas des yeux. Mais avec son arme à la ceinture, le géant pouvait facilement poser de nombreuses questions, voire même se sentir en danger. Il n'avait aucune chance contre ce colosse, même armé. Il se retourna donc et retira son haut. »*

# Le soir.

**Grand Lyon**

**Cité-Etat des Minguettes**

**26 Juillet 2142 – Soir.**

- Allez viens mon frère, tu ne vas pas rester comme ça, il faut que tu te changes, dit le géant.
- Je n'ai pas d'autres habits, s'excusa Lewis. Par contre pourquoi est-ce que j'ai des pansements sur le cou et le bras ? Et où suis-je ?
- T'as pas de vêtements de rechange ? C'est pas un problème ça ! On va t'en trouver. Allez suis-moi.

L'homme se détourna et sortit de la pièce. Le garçon avait du mal à bouger, tout allait trop vite encore. Cinq minutes avant il menaçait de le tuer dans cette pièce obscure et sale, et maintenant il l'appelait « mon frère » et lui proposait des vêtements propres.

Les gens du Craft étaient bien trop bizarres pour lui. « C'est des fous ! » pensa-t-il.

Pourtant il avança et sortit de sa cellule. En regardant à droite et à gauche, il vit de nombreuses portes similaires à la sienne.

- Waou ! Y a beaucoup de gens enfermés là dedans ?
- Là dedans ? Tu rigoles ? C'est là où on habite tête d'œuf !, se moqua l'homme.
- Mais vous habitez dans des cellules sans fenêtres comme ça ?, demanda Lewis en pointant du pouce par-dessus son épaule la pièce dont il sortait. On est sous terre ?
- Sous terre ? Ahahahah quelle idée ! Bien sûr que non ! Là c'est juste la pièce à interrogatoires. On n'y met que les gens que l'on capture.
- Ah, oui, bien sûr, c'est normal, mentit Lewis.
- C'est un des plus vieux immeubles de notre cité-Etat. Dès qu'on trouve quelqu'un de suspect, on l'emmène ici pour qu'il réfléchisse avant qu'on ne lui pose des questions. Ça les aide à réfléchir. D'ailleurs j'appelle ça : « la pièce pour réfléchir » ! C'est bien non ? C'est de moi, dit-il fièrement en posant ses poings sur ses hanches.

« C'est pourri ouais », pensa Lewis.

- C'est pas mal, répondit-il. Mais par contre, excusez-moi d'insister, pourquoi est-ce que j'ai des pansements sur le cou et le bras ? Et où suis-je ?
- Alors déjà, tu vas arrêter de me vouvoyer mon frère, je n'ai pas l'âge d'être ton père. Ensuite, ça ?, s'étonna le géant en pointant le cou de Lewis du doigt. C'est simple. On t'a injecté des nano-brouilleurs. Ils empêchent les plastiques de te localiser. Le cou c'est pour neutraliser celui dans ton cerveau, et le bras celui dans ton cœur.
- Mais comment ça me localiser ? Et quoi ? Mon cœur ?
- Disons que là d'où tu viens, dès votre naissance, on vous injecte un truc qui est activable à distance, et qui permet de vous localiser quand les synthétiques en ont envie.

Lewis déglutit en pensant qu'il devait porter ça depuis sa naissance et surtout qu'il aurait pu être localisable tout le temps de sa fuite.

- Et ce que vous m'avez fait pour empêcher ça, c'est sans danger ? Ça marche ?
- Bien sûr ! Il n'y a qu'une personne sur cinquante qui en meurt.
- Pardon ?, hurla le jeune homme
- Ahaha ! Je plaisante.
- Ah. Ouf !, soupira Lewis.
- Non, en réalité c'est une sur mille !, répondit l'homme. Bon ! Allez ! Suis-moi ! On va au fourretout !
- Quoi ? Une sur mille ? Au quoi ? Où ça ?, demanda le garçon terrifié.

Non sans appréhension, Lewis suivit le géant. Ils descendirent des escaliers et sortirent à l'extérieur d'une sorte d'immeuble de taille moyenne. Très ancien, les intempéries avaient fait des ravages sur la façade.

- Bienvenue à la Cité-Etat des Minguettes jeune homme !, s'écria le géant en se retournant puis en tendant les bras.

Lewis avança et regarda alentours. De nombreux immeubles composaient le paysage. Tous en piteux état, ils étaient très différents de ceux de la cité-dortoir. Déjà ils semblaient sur le point de s'écrouler de toute part. Des fissures colmatées un peu partout attestaient de l'état de délabrement. Puis à leur sommet de curieuses paraboles géantes pointaient dans des directions différentes.

Se dirigeant sur la droite, le géant prit un petit chemin qui longeait une route. Lewis partit à sa suite et découvrit que, tout autour d'eux, les plantes lumineuses étaient si épaisses qu'elles semblaient faire tenir les fondations des immeubles.

A la cité dortoir, on lui avait déjà parlé de communautés en dehors du contrôle des synthétiques, mais il n'en avait jamais entendu parler aussi précisément que ce qu'il était en train de voir.

La raison en était simple. Les seuls qui semblaient avoir des informations sur ces communautés, c'était les synthétiques. Mais impossible d'obtenir d'informations fiables, car bien évidemment les plastiques regardaient avec suspicion quiconque posait des questions sur des humains vivant au dehors de leur contrôle. Pourtant, contrairement à ce que les plastiques racontaient, les rebelles ne semblaient pas se comporter comme des bêtes. Il vit passer de nombreux véhicules à propulsion, mais aussi des charrettes à chevaux. Preuves qu'ils étaient suffisamment organisés pour se débrouiller sans l'aide de la fameuse « deuxième humanité ».

Lewis avait honte de se promener avec son pantalon souillé, mais des haies à peu près taillées le protégeaient des regards des passants.

Cela n'empêcha pas quelques personnes de les suivre du regard avec surprise puis méfiance. A ceux qui croisaient leur passage, le géant les salua de la main en leur adressant un grand sourire. Suffisant pour éviter les questions. Probablement juste pour le moment, car l'arrivée d'un étranger à leur petite communauté était observée avec suspicion.

Alors que l'homme tourna à angle droit derrière une haie, Lewis fit de même mais fut stoppé net ! Un monstre de 200 kg barra son chemin. Ou plutôt, se trouvait le côté de son chemin.

Le géant passa à côté de la bête sans même sembler la remarquer. Lewis, le cœur battant, était pétrifié. L'œil aux aguets, tentant de deviner un geste hostile venant du monstre, il recula.

D'une taille beaucoup plus significative que la vouivre qu'il avait vu précédemment, l'animal était d'une toute autre nature. On aurait dit un des animaux représentés sur une des fresques murales dans les escaliers de son immeuble à la cité-dortoir. De mémoire, ils nommaient cela un lion. Mais celui-ci avait en plus de cela des ailes gigantesques reposant sur son dos.

Allongé mollement sur le bord du chemin, sa tête imposante était reposée sur ses pattes avant tendues devant lui et croisées.

Lentement, Lewis continua de reculer doucement. Mais à ce moment la bête ouvrit un œil, et le focalisa sur lui. Le jeune homme s'immobilisa, retenant son souffle. Une vouivre de la taille de celle qu'il avait croisé, il aurait pu en faire son affaire avec le pistolet accroché à sa ceinture. Mais ici, la bête était bien trop massive pour s'écrouler au premier tir.

Le géant s'étant finalement retourné revint vers lui.

- Oh ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne vas pas rester comme ça ! Viens, je t'emmène te changer.

Incapable de prononcer le moindre mot, Lewis jeta un regard désespéré au géant. Celui-ci, ne bougeant pas pour autant regarda Lewis tendre le bras, puis le doigt dans la direction de la bête.

- Quoi ? Le sphinx ? Oh allez, tu ne vas pas avoir peur d'une bestiole aussi inoffensive quand même.

La lueur de terreur dans les yeux de Lewis lui répondit que oui, il allait avoir peur d'une telle créature.

- T'as jamais vu de sphinxs ou quoi ?

Lewis secoua la tête pour exprimer la négation. L'homme s'approcha alors du monstre et commença à le gratouiller derrière les oreilles.

- Oh oui ! C'est un bon chtit pépère ça !, déclara le géant en parlant à l'animal comme à un bébé.

Le lion se roula alors sur le dos, et exposa son ventre aux gratouilles de l'homme.

- Ouh oui ! Ouh oui ! Ça fait du bien ça ! Ouh oui ! Tu n'as rien à craindre, ils sont gros mais doux comme des bébés chats. Bon, bien évidemment évite d'essayer de jouer avec eux comme des bébés chats quand ils n'ont pas mangé depuis quelques jours, mais à part ça, tu passes à côté et ils ne te regarderont même pas.

Lewis déglutit. L'homme se releva.

- Allez avance, on va passer à côté de lui ensemble. C'est pas la grosse bête qui va manger la peti.. Euh non c'est pas ça...

Le géant revint vers le jeune homme et se positionna à ses côtés. Posant sa grande main sur son épaule, il le poussa à avancer. Ensemble ils passèrent devant le sphinx et le dépassèrent. Celui-ci, visiblement mécontent de ne plus recevoir d'attention poussa un rugissement qui fit tressauter le jeune homme.

- Ah ! Il avait peut-être pas mangé finalement dis !, plaisanta l'homme.
- Mais c'est quoi ces machins ? Y en a d'autres ici ? C'est le deuxième animal monstrueux que je vois aujourd'hui !
- Oh « monstrueux » tu y vas fort ! Moi je les trouve plutôt jolis les sphinxs.
- Et les vouivres ?
- Ah non ça les vouivres c'est dégoûtant. Mais attend, tu as croisé une vouivre ? Tu plaisantes ? Mais t'es encore en vie ?
- Ben, elle n'était pas très grande, répondit Lewis gêné. Et elle était déjà mourante. J'ai juste abrégé ses souffrances.

- Tu as tué une vouivre ?, hurla l'homme en se plaçant face à Lewis et en lui maintenant les deux épaules fermement.
- Euh, oui, pourquoi ? C'est mal ? Je suis désolé, excusez-moi, je ne savais pas. Elle souffrait, j'ai voulu...
- Nan mais tu ne réalises pas ! C'est des vraies saloperies ces machins ! Personne n'a jamais tué une vouivre ! Ces bestioles sont des monstres sanguinaires qui avancent à la vitesse du vent ! Si tu en vois une, t'es déjà mort !
- Mais elle était toute petite.. et blessée...
- Ne fais plus jamais ça ! Promets-moi que si tu entends leur cri, la prochaine fois tu t'enfuis en courant sans te retourner !
- Mais elle était mourante, les synthétiques de traque l'avaient déjà..
- Les synthétiques de traque ? T'as croisé des synthétiques de traque ?, hurla l'homme. Ils étaient combien ?
- Trois.
- Et ils t'ont laissé partir ?
- Je... J'ai du... enfin ils sont morts...
- P..P.. Pardon ?
- Oui, j'étais caché dans un immeuble, et ils ont débarqué dans la rue en coursant la vouivre comme tu dis. Ils l'ont blessé à mort, et j'ai fait du bruit. Un des traqueurs s'est approché de ma position, alors moi j'ai foncé sur mon Levitron, et je l'ai percuté à pleine vitesse. Là son arme s'est coincée dans mon guidon, alors moi je l'ai récupérée et j'ai abattu les deux autres. Mais le premier était toujours vivant. Donc j'ai abrégé les souffrances de la vouivre et je me suis occupé du dernier traqueur.

Un silence pesant tomba autour d'eux. Les bras ballants, le géant avait le visage immobile et la bouche ouverte.

- Euh... déclara Lewis.
- Si la moitié de ton histoire est vraie, je peux te dire mon frère que tu viens de te mettre dans un pétrin que tu ne peux pas imaginer. Allez ! Viens ! Dépêche-toi !, tonna le géant. Suis-moi ! En plus de te changer il faut que je te fasse rencontrer des personnes dans les jours à venir.

Les deux hommes hâtèrent le pas.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils arrivèrent face à la grille d'une immense bâtisse. Sans même ralentir, le géant entra comme s'il était chez lui. De même, il ouvrit la porte

principale, et tous les deux se rendirent à l'étage face à une porte sur laquelle étaient dessinés grossièrement une sorte de t-shirt et une robe. En l'ouvrant, Lewis découvrit une large pièce remplie de vêtements en tous genres accrochés sur des barres qui parcouraient la pièce en longues files ininterrompues où le géant se faufila instantanément.

- Alors, par là ça devrait être ta taille, dit-il en se dirigeant vers le fond de la pièce à gauche. Change de pantalon et de haut aussi, tu pues !

Lewis sélectionna un t-shirt un peu plus grand que sa taille et un pantalon également trop grand, mais qui avait le mérite d'avoir des poches sur ses jambes. Il savait qu'il aurait probablement trop chaud tout l'été, mais si d'aventure il devait s'enfuir de là où il était, et qu'il avait l'hiver à passer dehors, il ne serait pas mécontent de son choix.

Une fois le choix fait, le problème désormais était de se changer. L'homme ne le lâchait pas des yeux. Mais avec son arme à la ceinture, le géant pouvait facilement poser de nombreuses questions, voire même se sentir en danger. Il n'avait aucune chance contre ce colosse, même armé. Il se retourna donc et retira son haut.

- Tu es sûr que ça ne te dit pas de t'éloigner un peu ?, demanda le jeune garçon.
- T'es timide ?
- C'est un peu ça, parce que surtout...

Le géant ne le laissa pas finir sa phrase. Il se jeta sur lui et le saisit par l'épaule.

- C'est quoi ça ?, hurla-t-il.
- Quoi ? Calme-toi ! Ecoute, je ne voulais pas t'en parler, mais ce n'est pas dangereux pour toi, c'est juste...
- Dangereux pour moi ? Mais c'est un tatouage ou une marque de naissance ?
- Hein ? Quoi ?, s'étonna Lewis jusqu'à ce qu'il réalise que le géant ne parlait pas de son arme, mais de sa tâche de vin qu'il possédait sur son omoplate et qu'il devait voir désormais sur son dos nu.
- La marque que tu as ! C'est un tatouage ?
- Ah, euh, non, c'est de naissance. Je l'ai vue dans des reflets quelques fois, on me l'a dessiné au sol aussi, mais j'y peux rien, c'est sur mon épaule, ça ne me fait pas mal.

Le géant était estomaqué. Ce gosse ne semblait pas se rendre compte de ce que cette marque de naissance signifiait.

- Ma sœur en a une aussi, mais pas pareille. Apparemment c'est un truc de famille.
- Et elle a quelle forme la marque de ta sœur ?



- Euh, ça fait comme un trait horizontal, et un trait vertical qui part depuis le milieu. Mais encore une fois c'est pas grave. Y a plein de gens qui en ont m'ont dit les synthétiques.
- Les synthétiques ont vu ta marque ? Combien ? Quand ?
- Ben, à peu près tous ceux qui nous dressaient de là où je viens.
- Hm... Je comprends pourquoi on t'a fait rentrer chez nous si jeune alors. Et ta sœur elle est où ? Elle est restée avec eux ?
- Non, disons qu'il y a eu un problème une nuit, et que tous ceux de ma chambrée qui ont survécu se sont enfuis. Mais vu que j'ai été pris en charge par le Craft, j'ai perdu la trace de ma sœur. Je ne sais pas où elle est...
- Bon, vu ce que tu viens de m'apprendre, il va falloir qu'on localise ta sœur rapidement. Tu me dis si je me trompe, mais j'ai l'impression que t'as été élevé à Limonest, la cité des enfants du Nord. Je me trompe ?
- Euh, non, c'est ça, sauf que nous on ne l'appelle pas comme ça.
- Oui, mais nous oui. On récupère de temps en temps des enfants venant de là-bas, et on les envoie à d'autres endroits. Mais bon, parlons peu, parlons bien. Tant que vous étiez chez les plastiques vous étiez comme des bêtes en élevage d'accord ?

Lewis hocha la tête et en profita pour enfiler son nouveau t-shirt, et ensuite faire passer son collier par-dessus.

- Ceci dit, vous étiez relativement protégés puisque vous étiez sous leur surveillance. Maintenant que vous êtes partis, vous êtes réellement en danger. Il va falloir que je fasse vite pour envoyer des patrouilles dans les parages.
- Hein ? Quoi ? Mais pourquoi ça ? Tout ça parce que j'ai une tache sur l'épaule qui forme un angle ?
- Pas un angle mon garçon, une équerre. Et ta sœur, ce que tu me décris c'est un niveau. Sais-tu ce que veut dit « Sur le niveau et par l'équerre ? ».
- Hein ? Euh, non.. répondit Lewis qui ne savait plus comment faire pour que le géant s'en aille afin de pouvoir changer de pantalon et de sous-vêtements.
- Et bien toi tu ne le sais pas, mais les synthétiques le savent eux. Et à l'heure qu'il est, la moitié des synthétiques et des Cowans de la région doivent être à votre poursuite. Il faut donc qu'on retrouve ta sœur et qu'on la mette à l'abri.
- Et mes compagnons de chambrée ?
- Comment ça ? Mais vous êtes combien à vous être enfuis ?, hurla le géant.
- Et bien euh...

- Bon, c'est pas grave, si on les trouve vivants on les aidera aussi. Pourquoi vous vous êtes enfuis par contre ?
- Je préfère ne pas en parler.
- Tu te fous de moi ? Tu crois qu'on va envoyer des gars de chez nous chercher des gosses qui, peut-être, travaillent pour les synthétiques ?
- Ils ne travaillent pas pour les synthétiques ! On n'est pas des espions !
- Oui, ben ça, ça sera à nous de le déterminer. D'ailleurs faut qu'on se dépêche d'aller voir La Mère. Il y a beaucoup trop d'éléments à mettre au clair.
- Je ne comprends rien à ce que tu racontes, dit-il en levant les yeux vers le géant.
- C'est pas grave mon garçon. Moi je me comprends.

Pris dans ses pensées, le géant s'éloigna. Pensif.

Une fois parti, Lewis put enfin changer de pantalon et de sous-vêtements en ayant pris le temps de se nettoyer avec de l'eau et du savon qui se situaient à proximité. Ceci tout en conservant loin des regards indiscrets l'arme de poing qu'il avait remis ensuite à sa ceinture, et en fourrant quelques sous-vêtements propres dans ses poches sans que le géant ne le voit.

- Je ne connais toujours pas ton nom par contre, signala Lewis en revenant vers l'homme avec ses anciens vêtements à la main.
- C'est vrai !, dit-il en se dirigeant dans le couloir. Moi c'est Marqus, de la tribu des Sunergues.
- Des quoi ?
- Des Sunergues.

Lewis resta interdit.

- Tu ne connais pas les Sunergues ?
- Je... En fait... Non. Les synthétiques nous parlent pas trop des gens du dehors en fait. A part pour...dit Lewis en ne finissant pas sa phrase.
- A part pour ?, demanda Marqus.
- A part pour raconter des choses horribles.
- Comme ?
- Comme.. répondit Lewis gêné. Comme le fait que vous viviez avec des bêtes, que vous mangeriez des enfants, et que vous seriez responsable de la misère du monde qui aurait poussé les synthétiques à nous venir en aide pour sauver l'humanité.

- Han ! Conneries !, s'exclama Marqus. Et puis quoi encore ? Les bêtes sauvages on s'accouplerait avec aussi je suppose ?
- Ben... Euh... D'après eux, des fois, oui aussi...
- Et ben voyons ! Allez, arrête de dire des bêtises. On ne fait rien de tout ça, à part peut-être vivre en harmonie avec des animaux à la limite. Mais ce ne sont pas tous des monstres. Nous avons juste des animaux de compagnie. En tout cas, en sortant tu verras probablement des choses que tu ne comprendras pas. Si tu as des questions n'hésite pas.
- J'en ai déjà une. Comment je vais faire pour retrouver ma sœur, mes compagnons et en même temps le Second Surveillant ?
- Ola doucement mon garçon ! Ta sœur, on va s'en occuper. Tes amis on essaiera aussi. Par contre, t'aurais plus de chance de rencontrer tes ancêtres au coin de la rue que de retrouver notre second Surveillant. Il est comme le vent dans tes cheveux. Même si tu ressentais sa présence, ce serait impossible que tu le retrouves sans qu'il ne le veuille lui. Et quand il s'absente, il ne veut surtout pas qu'on le cherche.
- Pourtant on m'a remis des lunettes afin que j'aille à lui. Et elles indiquaient une direction.
- Oui, elles indiquaient les fermes. C'est un peu notre camp d'entraînement. Les synthétiques trouvent tellement pénible le travail de la terre qu'ils ne viennent jamais là-bas. On fait ça pour tous les apprentis. Dès qu'ils arrivent les frères plus anciens les prennent en charge en attendant le Surveillant. C'est plus facile pour les apprentis de discuter avec nous qu'avec lui au début.
- Mais il est si terrible que ça ?
- Ah !, interjeta-t-il, non, en fait c'est une blague qu'on fait à tous les nouveaux. C'est idiot, mais ça aide les apprentis à prendre conscience du sérieux avec lequel ils doivent commencer leur travail personnel. Sans crainte, les hommes dans le doute ne font pas grand-chose. Bon, il est vrai néanmoins que le second que tu vas avoir est un peu plus intransigent sur ce qu'il est important de savoir. A mon époque on rigolait bien plus avec le mien.
- Comment ça avec le tien ? Il est mort ?
- Nan mais ça va pas ou quoi ? Le Craft ce n'est pas l'abattoir non plus ! Non, il a changé d'office. Dans le Craft les... comment dire, il regarda tout autour de lui... Les chefs, oui disons ça, les chefs de l'atelier tournent. Par exemple, le Vénérable Maître que tu as vu à ton initiation, et bien moi je ne l'ai jamais eu comme Vénérable. Quand j'ai été reçu c'était un autre. Et comme ils ont tourné il y a un mois de cela, je ne le connais pas encore. Il est comment ?

Lewis ne répondit pas. Un silence passa entre eux.

- Très gentil. Je le connaissais dans ma précédente vie à la cité-dortoir. Il s'appelait Bernard.
- Comment ça « s'appelait » ?, demanda Marqus.
- Il est mort, répondit Lewis.

Le silence repassa entre eux à nouveau.

- On arrête tout ! Faut absolument que tu ailles voir la Mère. Là ça fait trop !
- Qui ça ? Mais c'est qui cette Mère ? C'est la Mère de qui ?

Marqus mena Lewis en bas des escaliers dans une sorte de salle à manger très grande. Pour y accéder, ils descendirent quelques marches après avoir parcouru un long couloir. La Mère était une femme d'une trentaine d'années environ. Plutôt jolie, elle était échevelée, et tenait un grand saladier dans son bras gauche. La spatule pour servir lui servait également de bâton de commandement.

Car dans la salle à manger régnait une immense pagaille. Tout ce vacarme provenait pourtant d'une simple table en bois massif. Autour d'elle, se réunissait une quinzaine d'enfants de tous âges en plein repas.

Alors qu'il découvrait la scène en haussant un sourcil, une cuillère passa à quelques centimètres du visage de Lewis.

- Johanna non !! dit fermement, mais sans crier, celle que Marqus nommait La Mère. Va chercher cette cuillère, Essuie-la et tu manges.

Elle tourna son regard vers les deux nouveaux arrivants. Faisant le tour de la compagnie des jeunes fauves, elle s'approcha d'eux.

- C'est qui lui ?
- Bonjour madame, déclara Lewis.
- Je t'ai pas parlé mon garçon, je ne sais pas qui tu es.

Son regard se posa sur son collier. Elle écarquilla les yeux.

- Cache-moi ça idiot !, dit-elle en jetant sa spatule dans le saladier et en lui remettant le collier sous son t-shirt. Ne mets pas en danger mes bébés. Ils sont si purs que si un jour un synthétique demandait à l'un d'entre eux s'il avait vu ce motif quelque part, tu peux être sûr que cet endroit serait rayé de la carte dans l'heure qui suit.
- Pardon, s'excusa-t-il. Je ne savais pas. Mais... Ce sont tous vos enfants ?

- Si on te pose la question tu diras que oui, dit-elle sans qu'aucune autre option ne soit envisageable de présenter. D'où il sort lui ?
- On l'a trouvé aux portes de la ville. Il fonçait droit sur nous avec un Lévitron. La garde a cru que c'était un ennemi. Ils ont fait des tirs de semonce mais il a continué à foncer.
- Ils ont tiré la chaîne du vieil Abdel ?, demanda La Mère.
- Bien sûr que oui ! Tu les prends pour qui ? Et il parait qu'il a fait un superbe vol plané. C'est d'ailleurs ça qui leur a permis de l'arrêter avant qu'il ne se fasse laminier par les défenses du 1<sup>er</sup> cercle.
- Et il venait d'où comme ça ?
- Limonest. Cité-dortoir du nord.
- T'as quel âge mon garçon ? Agogue ou Orîme ?
- Euh.. Orîme, enfin Prytane.
- Prytane ? C'est quoi ce machin ? Ils ont encore inventé un truc pour qu'on ne sache plus où on en est ? En tout cas si j'en crois ton collier, Bernard n'a pas traîné, chuchota-t-elle. Une réception dès son premier mois. Chapeau le Véné !
- Oui, et bien cela sera son dernier acte sous le maillet. Il est passé à l'Orient éternel.

La Mère fut coupée dans son élan d'admiration.

- Il est mort ? Qu'est-ce qui s'est passé ?, demanda-t-elle à Marqus.
- Le 1<sup>er</sup> expert aussi, continua le géant.
- Quand ? Comment ?, demanda-t-elle en se tournant vers Lewis.
- Cette nuit. Enfin je crois que c'était cette nuit. Durant ma réception en tout cas. Les synthétiques nous cherchaient. Le 1<sup>er</sup> Expert comme vous dites s'est sacrifié pour faire diversion. Mais Bernard a été touché dans l'impact.
- Et comment ça se fait que t'arrives seul ? Pourquoi il n'y a que toi que Marqus a trouvé ? Pourquoi t'es pas resté avec eux ? Comment t'es arrivé ici ? Pourquoi t'es pas allé à la ferme ? Et les autres, où ils sont maintenant ?

Le nombre de questions et le ton de reproches surprit Lewis. Mais à bien y réfléchir, il se sentait coupable. Il n'aurait pas du fuir. Il aurait du suivre le plan, et aller vers le triangle jaune dans ses lunettes de direction. Il serait probablement dans une ferme à l'heure qu'il était. Bien au chaud, attendant d'autres membres du Craft. Et il n'aurait pas eu à faire toutes ces choses ignobles qui rongeaient son esprit à l'heure actuelle.

Après tout, ils s'étaient sacrifiés pour le sauver lui, pendant le grand massacre. Mais il ne pouvait pas leur dire à eux. Il ne s'en sentit pas le courage. S'il l'avait fait il aurait fallu raconter toute l'histoire à nouveau. Et il ne voulait pas revivre tout ce qui s'était passé en si peu de temps. Il fallait qu'il soit évasif, quitte à revenir dessus plus tard pour leur détailler tout correctement.

- Je ne sais pas pourquoi ils ont voulu que je parte. Ils m'ont confié des objets et m'ont dit de retrouver le second Surveillant. Je suis sorti de là où on était cachés, et j'ai pris le Lévitron que le 1<sup>er</sup> Expert avait trouvé. Depuis je n'ai fait que piloter vers la direction qu'indiquaient mes lunettes. Mais elles ont cessé de marcher à un moment. Je me suis perdu, j'ai eu des ennuis et ensuite j'ai fui quand il y a eu les explosions. Et je me suis réveillé sans rien dans la cellule où Marqus m'a interrogé.
- Quelle idée aussi de foncer vers une cité-Etat sans identificateur aussi !, s'indigna Marqus. Les gars t'ont pris pour un synthétique ! Tu m'étonnes que tu ais entendu des explosions ! La garde n'a pas arrêté de te faire des tirs de sommations pour que tu t'arrêtes. Mais cette tête de pioche fonçait droit sur les explosifs de la route 14. Une fois que t'étais assommé, on t'a récupéré et on a ramené toutes tes affaires ici.
- Et les ennuis que tu dis avoir eu. C'est de quel genre ?
- Du genre trois synthétiques de traque et une vouivre selon lui.
- Pardon ?, s'écria la jeune femme.
- Il dit qu'il a abattu trois traqueurs et une vouivre. J'aurais plutôt tendance à croire à un gros mensonge, sauf que la garde l'a retrouvé avec un fusil de synthétiques de traque et un sac à dos rempli d'affaires de patrouilleurs. Et le Lévitron tu l'as obtenu comment d'ailleurs ? Tu l'avais avant de tomber sur eux tu m'as dit.

La Mère observait le jeune homme d'un regard incrédule. Un petit garçon s'approcha rapidement d'elle et se cacha derrière sa jambe pour observer Lewis.

- Retourne manger mon chou, dit-elle tendrement en lui caressant la tête. Maman revient pour le dessert.

A contrecœur, l'enfant s'éloigna et retourna se placer sur un des bancs où d'autres enfants profitaient de la distraction de La Mère pour jouer avec leur nourriture.

- Le Lévitron je l'avais avant. Je l'ai pris au frère qui est mort en s'enfuyant pour faire diversion. Et ces affaires je les ai prises sur les cadavres des traqueurs, répondit Lewis en baissant la tête. Mais j'ai plus trop envie d'en parler.

Les deux adultes se regardèrent.

- Un garçon qui tue trois synthétiques et une vouivre, ça te dit rien Marqus ?
- Il a la marque.

- Quoi ? Tu rigoles ? Où ça ?, s'écria La Mère.
- A l'épaule, et sa sœur possède la deuxième.
- Bonté divine, s'exclama-t-elle en se couvrant la bouche avec sa main et en observant le jeune homme. Faut qu'on cache ce gosse et qu'on cherche sa sœur.
- Je suis pas un gosse !, s'écria Lewis.
- Hola ! Du calme mon ptit, t'es chez moi ici, donc t'es qui je veux, précisa La Mère. Bon, en l'occurrence, après quatre cadavres, on peut difficilement dire que t'es un gosse. C'est vrai. Par contre moi je peux te dire que t'as intérêt à faire profil bas si tu veux pas te faire enlever par les fous de prophéties, s'amusa La Mère. Parce que...

Lewis releva la tête, les souvenirs commençaient à lui refluer en mémoire. Ses yeux se gorgèrent de larmes. Ses lèvres se mirent à trembler.

- Mais de quoi vous parlez ? J'en ai assez...

La Mère regarda Marqus un instant puis se détourna.

- Bon les enfants ! J'ai une annonce à faire. Vous allez avoir un nouveau grand frère pour un petit moment. Faites-lui bon accueil

Tous les enfants, à l'exception d'une adolescente, tournèrent la tête vers le nouvel arrivant qui se passait ses doigts sur ses yeux pendant que Marqus le prenait sous son épaule. Ils le saluèrent tous dans un brouhaha incompréhensible.

- Son nom c'est Louis !, inventa La Mère.
- Il va manger mon dessert ?, demanda un petit garçon.
- Non Alexandre, il ne va pas manger ton dessert..., soupira-t-elle.
- Ah ouais ?, dit l'enfant, Eh dis-donc Louis, t'aimes les desserts ?
- Euh, oui, comme tout le monde pourquoi ?, répondit Lewis en reniflant sans trop comprendre le but de la question.
- Tu vois ! Il va manger mon dessert !, s'indigna le petit Alexandre.

Alors que les enfants se mettaient à rire, en entendant le son de la voix de Lewis, l'adolescente qui était restée immobile face à son assiette encore pleine se détourna brusquement. Sa bouche s'ouvrit de surprise. Elle se jeta littéralement par-dessus le banc et courut à travers la pièce.

Tendant les bras en avant elle percuta de plein fouet Lewis en l'enserrant de toutes ses forces. Ils tombèrent tous les deux à la renverse malgré la tentative de Marqus pour les empêcher de tomber.

- Tu es vivant ! Tu es vivant ! Pourquoi tu t'es enfui sans nous ? C'était qui ces types ?, hurla la jeune fille en se mettant à pleurer toutes les larmes de son corps. J'ai pas réussi à vous suivre ! J'ai eu si peur !

Lewis n'en croyait pas ses yeux. C'était Octavie ! La prytane de sa chambrée à la cité dortoir.

Octavie et Madeleine se disputaient continuellement l'attention de Lewis. Mais celui-ci ne voyait rien. Son aveuglement était devenu tel que les rivales avaient fini par s'unir afin d'essayer de déterminer si le jeune homme avait une couche de crasse devant les yeux pour ne pas voir les perches qu'elles lui tendaient, s'il ne s'intéressait pas à elles, ou si tout simplement il était trop idiot pour comprendre quoi que ce soit en matière de sentiments.

La dernière fois qu'Octavie avait vu Lewis en journée à la cité dortoir, malgré les sentiments qu'elle ressentait, elle en était resté au stade du « Mais qu'est-ce qu'il est bête des fois celui-là ! ».

- J'étais sûre que vous étiez tous morts !, cria-t-elle en entrecoupant ses mots de sanglots. C'est horrible ! Je ne voulais pas que vous mourriez ! Pourquoi ils nous ont fait ça ?! Pourquoi ils nous ont attaqués ?

Tous les enfants, Marqus et La Mère furent interloqués d'entendre la jeune fille parler. Et, qui plus est, avec ce qu'elle venait de déclarer.

Cela faisait presque deux jours que la jeune fille avait été retrouvée dans les territoires interdits par une patrouille. Elle errait, sans but, le regard dans le vide, sans dire un mot, comme absente de son propre corps.

L'équipe de ravitaillement l'avait scannée, et une fois qu'ils avaient acquis la certitude qu'elle ne représentait pas un danger pour la tribu, ils l'avaient ramené à La Mère.

La Mère n'était en fait pas la mère d'un seul des enfants dont elle avait la charge. Mais pour autant, elle les traitait comme s'ils étaient issus de son propre sang.

Elle n'avait pas toujours eu ce surnom. Quelques années auparavant, elle était la femme du bâtisseur. Ouvrier le plus qualifié dans la construction des habitations, son mari jouissait d'une grande réputation parmi les cités-Etats de la région.

Car contrairement à ce que racontaient les synthétiques aux jeunes enfants de la cité-dortoir, nombre d'unités villageoises avaient refusé la domination des « humains de 2<sup>e</sup> génération ». Par tous les moyens ils s'étaient armés, et avaient lutté.

De guerre las, les synthétiques leurs avaient accordé des sortes de franchises. Le contrat était simple : vous ne nous cherchez pas, nous ne vous trouverons pas.

Et le statut quo convenait parfaitement aux deux parties.

Mais pour vivre, les cités fortifiées avaient besoin de spécialistes de la construction. Et son mari, Hicham, était le meilleur de la région.



Ils se rencontrèrent jeunes, alors qu'Hicham n'était qu'un apprenti talentueux. Unis peu de temps après leur rencontre, ils vécurent heureux, un temps. Mais un jour, neuf compagnons de travail d'Hicham vinrent lui annoncer qu'il était mort dignement, sur le chantier d'un obscur temple aux Dieux des synthétiques, dont il avait la charge de la construction, et qui le préoccupait.

Son chagrin failli avoir raison de la pauvre veuve. Orpheline, elle ne pu recevoir que le soutien de la mère d'Hicham, veuve elle-même. Mais un jour, alors qu'elle s'était aventurée en dehors des murs de la ville, elle découvrit un enfant en guenilles. Il était en train de manger de la terre.

S'approchant de lui, elle vit qu'il était affamé, mais aussi effrayé à l'idée de recevoir une correction. Ils discutèrent longtemps, et avant la fin de la journée, elle l'avait ramené chez elle.

Toute une semaine durant, elle écuma les abords de la ville pour repêcher ces pauvres enfants qu'une mort certaine était sur le point de saisir. Tous ces enfants perdus, rejetés et en fuite qui traînaient dans la cité interdite.

La rumeur se répandit, et les voisins d'abord, puis le Conseil de la ville vinrent la voir. Ils tentèrent de la raisonner. Ils la menacèrent même. Car selon eux, c'était exposer la ville à des dangers infinis que de recueillir des enfants inconnus. Cela risquait d'affecter le statu quo. Certains enfants avaient du s'enfuir des cités dortoirs entourant le nord de la ville interdite. Ils étaient recherchés, et peut-être même étaient des espions.

Elle répondit qu'elle ne changerait pas d'avis, et que si qui que ce soit lui demandait d'où venaient ces enfants, elle leur dirait qu'ils étaient les siens ! Et que s'ils voulaient vraiment l'aider et aider la ville, ils n'avaient qu'à lui apporter de la nourriture, des vêtements et des adultes pour leur enseigner leurs connaissances. Ainsi naîtraient de nouveaux citoyens en mesure de rendre honneur à la cité qui les avait élevés.

Les représentants de la ville repartirent très mécontents. Mais le lendemain matin, au réveil, elle découvrit sur sa porte des piles de vêtements et des paniers de nourriture accompagné d'un mot : « pour les enfants de la veuve ».

Et depuis, elle était devenue officiellement celle qui s'occupait de tous les enfants rejetés. Tout le monde parlait de sa maison comme celle des enfants de la Veuve. Mais dans la maison, tous ces enfants l'appelaient « La Mère ».

- Pas besoin de vous avoir fait pour vous aimer mes petits !, disait-elle souvent aux nouveaux arrivants.

Mais en cet instant précis, au milieu de la salle à manger, aux murs couverts de dessins, La Mère cherchait quoi dire. Regardant la jeune fille qui n'avait pas sorti un mot depuis qu'elle l'avait recueilli la veille et qui pourtant réussissait à exprimer ses sentiments en ce moment même.

- Bon ben au moins on sait qu'elle n'est pas muette celle-là, plaisanta Marqus.
- Allez, relevez-vous !, ajouta-t-elle à l'adresse d'Octavie et Lewis. On ne se jette pas comme ça sur les garçons dans cette maison jeune fille ! Marqus, tu les emmènes au salon, le temps qu'ils se calment. Et vous autres, précisa-t-elle en se tournant vers la tablée, Vous aussi vous vous calmez ! C'est l'heure du dessert et vous allez le prendre dans le calme !

Certains enfants s'étaient mis à pleurer en voyant Octavie fondre en larmes. L'annonce du dessert leur vola totalement au dessus de la tête. Et malgré la sortie des deux jeunes gens et de Marqus, La Mère du taper de sa spatule sur la table en bois pour ramener le calme dans la pièce.

Elle moucha ensuite beaucoup trop de nez à son goût alors qu'elle-même s'interdisait toute larme depuis tant d'années.

Le salon était presque aussi vaste que la salle à manger. Cela choqua Lewis. « Comment peut-on vivre dans des maisons aussi grandes ? » pensa-t-il en repensant à ses simples chambrées de son immeuble.

Octavie ne lâchait pas son bras pendant qu'ils avançaient. Lewis, dans un maelstrom de sentiments contradictoires depuis plusieurs jours ressentit très clairement de la gêne, mais aussi du plaisir à avoir cette belle fille à son bras. Ils s'assirent sur un canapé. Marqus sentit qu'il pouvait les laisser seuls.

- T'as rien bu ni mangé garçon je suppose, je t'amène quelques os à ronger, dit-il.

Alors qu'il s'éloignait, Octavie commença son propre interrogatoire en séchant ses larmes et en reniflant.

- Mais comment t'as pu survivre ? J'étais persuadé qu'ils t'avaient enlevé. On va faire quoi ? On repart quand ?
- Holà ! Du calme. Ecoute. Déjà je ne sais pas ce que tu as compris, mais il n'est pas question de retourner vivre chez les synthétiques pour moi..., commença Lewis.

Laissant les jeunes gens à leurs discussions, Marqus revint dans la salle à manger. La Mère était en train de donner à manger à un tout petit en bout de table.

- Alors ?, demanda-t-elle.
- Ils ont besoin de discuter.
- Son collier, c'est un vrai ou il l'a piqué ?
- Son histoire est complètement folle, mais il connaît le signe, et en plus il a la marque.

Dans le brouhaha environnant ils laissèrent passer un silence en se regardant dans les yeux.

- Va falloir que je lui trouve une place quelque part je suppose donc, dit-elle.
- Dans un premier temps, oui. Mais ce gamin n'a pas vocation à rester. M'étonnerait qu'il soit encore là quand le Maître reviendra.
- Et s'il reste ? Et si le Maître ne revient pas ?

Marqus réfléchit un instant.

- S'il reste, il faudra lui trouver un parrain. Moi je n'ai pas l'âge, donc il faudra en trouver un autre. Et le vieux Gildas se plaint tout le temps qu'il n'y voit plus rien et qu'il ne trouve personne de compétent pour l'aider. Le gamin a passé des années dans une cité-dortoir. La seule chose qu'on peut leur reconnaître, c'est qu'ils leurs apprennent à sacrément bien se servir de leurs mains. Je suis sûr que si j'amène le gamin, il ronchonnera au début, mais il le gardera.
- Tu veux qu'il devienne tailleur de pierre ?
- C'est plus honteux que crève-la-faim ?

La Mère se tut et se remit à nourrir le petit enfant.

- Pardon. Tu sais très bien que depuis qu'Hicham...
- Je sais !, le coupa-t-il. Mais faut bien les nourrir ces enfants. Et puis avec cette histoire de prophétie qui pourrait se répandre, les traqueurs et les vouivres... Il y a bien trop de gens qui vont vouloir lui tourner autour.
- La prophétie dont on parle est surtout dangereuse pour ceux qui en sont l'objet.
- Oui, mais détenir ceux qui en font l'objet peut avoir une grande valeur pour certains qui la prennent très au sérieux. Souviens-toi la maison du Camus. « Quand un matin d'automne, maison s'effondrera, par deux pies la somme, la prophétie viendra. »
- En même temps si vous aviez jeté moins de cailloux sur son toit à chaque fois que vous voyiez des pies, elle aurait eu moins de chances de s'effondrer, se moqua La Mère.
- Ne te moque pas des signes !
- Les signes on en fait ce qu'on veut, et cela m'étonnerait, gringalet comme il est, qu'il soit celui de la prophétie, surtout avec ce qu'elle prédit après le coup de la maison.
- Et pourquoi pas ?

- Ah parce que tu penses que ce garçonnet qui a encore la morve au nez va être capable d'amener la destruction totale des synthétiques, la résurrection de vos rites et le rétablissement de la civilisation passée ? Et ben bon courage !
- En tout cas, ce que je remarque, continua Marqus, c'est que pour l'instant le gosse a besoin d'oublier plein de choses. Passer des heures à se faire houspiller par un vieux crouton ça va l'aider.
- Et s'il n'est pas capable d'oublier ?, demanda-t-elle.
- Il fera comme moi avec toi alors. Il attendra.

On ne parlait clairement plus de Lewis.

La Mère et Marqus se regardèrent à nouveau un instant dans les yeux. Marqus voulait lui montrer sa détermination. La Mère voulait y voir clair dans ses sentiments.

Une cuillère vola à quelques centimètres de la tête de Marqus.

- Johanna non !! dit-elle fermement, mais sans crier en se retournant. Va chercher cette cuillère, Essuie-la et tu manges.

Dans le salon aux murs recouvert de tableaux et autres anciennes photos délavées, Lewis avait fini son récit. Octavie le regardait fixement sans rien dire. Il baissa le regard, se tourna d'un quart de cercle et se laissa tomber contre le dossier du canapé.

- Je suis bien contente que tu les ais tué, finit-elle par dire.
- Moi pas.
- Et ben moi si ! Si tu les avais laissé te trouver, ils seraient vivants, mais toi tu serais mort ! Et puis vivant ou mort, ça fait quelle différence pour un synthétique ?

Lewis laissa passer un silence.

- Ça en fait pour moi. Je revois leurs yeux quand je ferme les miens.
- Les yeux de qui ?
- De ceux que j'ai abattus froidement.
- Attends là, tu culpabilises pour un ou deux plastiques qui te foncent dessus avec un fusil chargé ? Mais t'es bête ou quoi ! C'est des synthétiques ! J'ai mis du temps avant de réaliser, mais maintenant je le sais. Ils veulent notre mort ! Je continue de dire que t'as bien fait.
- Oui mais si..
- Si quoi !, le coupa-t-elle. Si t'étais une fille tu t'appellerais Pénélope ? Si t'avais un nez sur le front tu ferais la grimace à chaque fois que tu rotes ?

Lewis sourit.

- Tu peux pas compr...

Octavie lui assena une grande claque sur le côté du crâne.

- Aie !, cria-t-il en se massant le cuir chevelu. Ça fait mal ça !
- Je peux pas comprendre quoi ?, demanda Octavie furieuse. Je ne suis plus une gamine ! Je dois comprendre quoi ? Comprendre que tu cherches à devenir un gros lâche ? Et ta sœur ? Tu vas faire quoi ? Tu vas considérer qu'elle est morte et tu vas la laisser avec les synthétiques ? Comprendre quoi !, hurla-t-elle. Que parce que M<sup>o</sup>ssieur est un Prytane il est devenu la sagesse incarnée et que maintenant il faut lui allumer un cierge sur l'autel du temple à chaque fois qu'il ouvre la bouche ?
- Ne parle pas du temple ! Tu sais très bien ce qui s'y passe. Mais tu ne peux pas comprendre ce que ça fait de tuer !, hurla-t-il à son tour en s'approchant d'elle pour qu'elle voie la détresse dans son regard.

Octavie se tut. Lewis baissa à nouveau la tête et se renfrogna en revenant en arrière sur le dossier du canapé.

- T'as raison. Ça je ne sais pas ce que ça fait. Mais par contre, je sais ce que ça fait de se dire que les gens qu'on..., dit-elle en hésitant, que les gens qu'on apprécie, et bien je sais ce que ça fait de se dire qu'ils sont peut-être morts et qu'on ne les reverra jamais. Et peut-être qu'en ce moment même Marissa se dit la même chose en pensant à toi. Alors que toi tu es là en train de pleurnicher sur ton sort et tes actions. Ça je l'ai vécu, et ça fait très mal.

Lewis continua de regarder le sol sans dire un mot.

- Oh et puis fais ce que tu veux gros poltron !, dit-elle en se levant rapidement pour sortir de la pièce.

Alors qu'elle allait franchir le pas de la porte il déclara :

- Y a surtout le fait que je ne suis pas capable de faire quoi que ce soit. Si j'essaie de la sauver, je vais me faire tuer, et ça n'aura servi à rien.
- Alors entraîne-toi gros idiot ! Deviens fort, et on les sauvera tous.
- Mais tu veux faire quoi ? Renverser tout le système ? Attaquer la cité dortoir et tuer tous les synthétiques ?!, cria Lewis.

Marqus arriva dans l'encadrement avec un plateau de victuailles en mains à ce moment même.

- Moi je pense que c'est possible, dit-il.

Les deux jeunes gens le regardèrent.

- Par contre, je te préviens, tu vas en baver comme ce n'est pas permis...

Il posa le plateau sur la table basse devant eux et les fit manger. Alors, Marqus se mit alors à leur raconter l'histoire du lieu où ils étaient. Il leur expliqua aussi ce qu'ils faisaient ici et qui étaient les Sunergues.

Ainsi, il leur raconta qu'avant la Grande Inversion, quand les synthétiques n'avaient pas encore fait la guerre aux humains et n'étaient que des machines esclaves, la cité-Etat n'existait pas. A sa place, se dressait une sorte de village sans murailles qui se nommait Les Minguettes.

- Les Anciens racontent que la vie y était dure, mais moins que maintenant sous certains aspects, précisa Marqus. Par contre, sous d'autres, elle l'était bien plus. Rien n'est simple.

En effet, il leur raconta les histoires que ses grands-parents lui racontaient quand il était petit. Des histoires remplies de crimes, de débrouille pour ceux qui n'avaient pas de travail, de jeunes gens qui vendaient des produits interdits et qui s'entretuaient entre eux pour le contrôle de cette activité. Il leur raconta les guerres de clans, la lutte avec les forces de l'ordre de l'époque, mais aussi la vie simple de ces gens que la richesse refusait d'embrasser légalement. Pour résumer, le village avait très mauvaise réputation.

Et bizarrement, c'est cet état de fait qui les sauva de l'extinction. Car les gens n'avaient pas assez de moyens pour acheter des synthétiques.

- On achetait des synthétiques ? Mais pour quoi faire ?, s'étonna Octavie.
- Pour faire tout ce que personne ne voulait faire, répondit Marqus.
- Ouais, comme Agogue à la cité dortoir quoi, plaisanta Lewis.

Octavie se mit à rire.

- Dans votre cité-dortoir, vous aviez aussi des choses sexuelles à faire ?
- Quoi ? Euh, non, répondit Lewis un peu surpris.
- Alors ça n'a rien à voir avec le genre de choses que certaines personnes pouvaient demander aux synthétiques de faire.

Octavie ne rit plus. Marqus continua.

Il raconta que pourtant, quelques trafiquants avaient alors de quoi s'acheter des synthétiques pour s'en servir d'armée privée, mais c'était très mal vu dans le village. Notamment à cause des dérives avec les synthétiques de plaisir. Pour cette raison, les hommes qui possédaient des synthétiques, qu'importe le modèle, ne trouvaient pas de femmes pour se marier. Ils s'en débarrassèrent donc très rapidement.

Et le temps passa, avec son lot de morts et de naissances. Puis un jour les synthétiques prirent le contrôle de la planète, et la première tâche qu'ils accomplirent fut de tuer systématiquement tous leurs maîtres. Bons ou mauvais. Gentils ou cruels. Ils purgèrent la planète de leurs esclavagistes.

Dans le village, on ne comprit pas ce qu'il était en train de se passer le jour de la Grand Purge. Ce n'est que lorsque les travailleurs rentrèrent précipitamment pour protéger leurs familles que les habitants furent mis au courant.

Et là, étonnamment, ce sont les bandits qui défendirent le village. Armés jusqu'aux dents pour s'entretuer dans leurs guerres de territoires, ils s'unirent et organisèrent la défense des Minguettes.

Ce qui surprit les Anciens, c'est que les synthétiques ne les attaquèrent jamais. Ils considérèrent alors que le fait de n'avoir jamais mis en esclavage ces machines les avait sauvés. Mais il fallait se nourrir. Et des sortes de commandos furent envoyées dans la ville voisine. Ils rentrèrent sains et saufs, racontant que lorsqu'ils rencontraient des synthétiques, les machines les détaillaient du regard, puis s'en désintéressaient.

Toutefois, les gens avaient peur. Pour les rassurer, les Anciens décrétèrent le périmètre : « Territoire libre des humains », et demandèrent à ceux qui savaient le faire de construire rapidement des moyens de défense. Et c'est comme cela que la grande muraille fut édifiée durant dix longues années, dans l'indifférence la plus totale des synthétiques.

Au dehors, la lutte fit rage. Elle fut mondiale. Mais ayant perdu les principaux moyens de communication et le contrôle de leurs armées, les humains en furent réduits à de la guérilla urbaine. C'est alors que vinrent les premières chimères.

Les synthétiques étant trop forts, les humains décidèrent de se créer de manière artificielle des animaux pour combattre à leur côté. Ou plutôt à leur place.

On ne sut jamais trop comment ils réussirent, mais ils créèrent des animaux en mélangeant différentes espèces dangereuses.

Cela marcha un temps, mais rapidement, les animaux devinrent hors de contrôle, et se retournèrent eux aussi contre les humains.

- C'est d'ailleurs principalement la raison de l'existence des territoires interdits, confia Marqus. Toutes les bêtes les plus dangereuses vivent là-bas, se partageant des sortes de territoires. Nous en chassons régulièrement pour survivre. Les seuls que nous ne chassons pas, ce sont les sphinx. Ils ne nous ont jamais menacés et nous vivons paisiblement avec eux. Enfin méfiez-vous tout de même. Ce sont des animaux sauvages quand même. Bref ! La vie se déroula donc dans la cité jusqu'au jour où les plastiques décidèrent de venir nous voir, continua Marqus. Et ils nous dirent qu'il fallait leur confier nos enfants, car ils comptaient refaire l'éducation de ce qu'ils nommèrent « la première humanité ».

Pour cela, ils voulaient construire des bâtiments, des usines, des fabriques et avaient besoin d'enfants pour suivre l'enseignement qui leurs permettaient de devenir soi-disant « des humains meilleurs ».

Les Anciens refusèrent. Les synthétiques menacèrent. Les Anciens cherchèrent alors une solution. Et, pleins de craintes, ils leurs proposèrent un marché.

Ils partirent du principe que si les synthétiques allaient construire toutes ces installations rapidement, ils ne pourraient pas tout faire eux-mêmes. Alors, ils proposèrent aux synthétiques de les aider.

- Quoi !, hurlèrent les deux jeunes gens.
- Du calme !, tempéra Marqus, je continue.

Ainsi, ils suggérèrent aux synthétiques une collaboration dans le but de se préserver. S'ils les aidaient, les plastiques devaient promettre de ne jamais venir menacer la ville fortifiée et de ne pas prendre leurs enfants.

- Le pari était risqué. Leurs moyens militaires auraient pu nous rayer de la carte, précisa-t-il. Mais encore une fois, sans que l'on sache pourquoi, ils acceptèrent.
- Vous collaborez avec les synthétiques pour maintenir les hommes en esclavage ?, tempêta Lewis. Viens Octavie ! On s'en va.

Lewis se leva et allait prendre la jeune fille par le bras quand Marqus intervint.

- Du calme jeune loup ! Ecoute un peu la suite..., dit-il en faisant le jeune homme s'asseoir à nouveau.

Les habitants des Minguettes aidèrent donc les plastiques à construire leurs usines, leurs immeubles, leurs administrations. Mais surtout, ils apprirent à les connaître, à connaître leurs points faibles, leurs défaillances, les failles dans leur sécurité, les moyens de s'échapper en cas de capture. Leurs compétences s'améliorant, ils se rendirent indispensables aux synthétiques pour certains travaux manuels. Bien sûr les synthétiques auraient pu tout faire eux-mêmes, vu qu'ils avaient été créés pour ça. Mais ils refusaient désormais toute tâche physique qui n'était pas celle de tuer des humains ou de les éduquer.

- Les Minguettes devinrent alors un refuge pour tous ceux qui cherchaient à fuir ou à combattre la misère.

En leur disant cela, Marqus tapota sur le t-shirt de Lewis à l'endroit où se trouvait son collier. Le regard qu'il lui lança signifiait « Et un repère de la résistance aussi, gros malin ! ».

- Et vous travaillez toujours avec eux ?, s'offusqua Octavie.
- « Avec » non, « pour » oui. Sans les synthétiques, l'humanité n'aurait pas été réduite en esclavage. Mais sans cet accord, nous y aurions été réduits également. Certains d'ailleurs refusèrent. Si tu regardes dehors, tu verras que les immeubles



ne sont pas habités pleinement. Nous ne sommes que quelques centaines dans toute la cité désormais. Ce qui est bien, car nos moyens de subsistance sont limités. Et grâce à nos compétences, nous avons obtenu des sortes de passes droits. Ainsi, avant que toutes les réserves de la région ne fussent épuisées, nous leur avons demandé l'autorisation de créer des champs et des pâturages pour élever des bêtes. Ils nous permirent alors de raser une partie de la ville qui se trouvait derrière les Minguettes, et de déblayer les déchets. Ces emplacements sont devenus notre principale ressource en termes de nourriture actuellement. Plus loin, nous leur avons demandé des sortes de franchises pour recréer des forêts, afin de faire revenir des animaux pour avoir d'autre type de viandes. Et, étonnement, à chaque fois ils nous accordèrent ces droits sans rechigner.

Les deux jeunes gens écarquillaient leurs yeux à mesure que le récit du géant se déroulait.

- Généralement quand on raconte ça aux nouveaux arrivants, soit ils partent, soit ils se résignent et nous aident pour survivre. Lewis, soyons honnêtes. Tu as probablement des personnes qui comptent pour toi là d'où tu viens. Mais tu n'as aucune chance de les libérer tout seul.

Lewis baissa la tête, pensif.

- Et toi ma grande, combien de temps tu penses tenir à l'extérieur ? Nous sommes en été. Il fait une chaleur écrasante toute la journée. Mais aux premières neiges, que feras-tu ? Tu vas passer tout l'été et l'automne à essayer de capturer des rats dans la ville interdite pour te fabriquer un manteau ? Vraiment ?

Octavie détourna le regard.

- Vous êtes jeunes. Devenez adultes, et à ce moment là vous ferez vos propres choix et vous réglerez vos comptes. Mais en attendant, restez ici, avec nous. Et de plus Lewis, tu as quelqu'un à attendre ici tu te souviens ?

L'image du Vénérable en train d'agoniser et de lui enjoindre de retrouver son second Surveillant lui revint en mémoire.

- T'en penses quoi toi ?, demanda Octavie.

Lewis posa sa main droite sur son menton, et son coude sur sa cuisse. Pensif il déclara :

- Je n'abandonnerai pas ma sœur ! Je dois la retrouver et pour ça il faut que je devienne fort. Mais ce que tu nous racontes ne me plaît pas. On peut avoir du temps pour réfléchir ?
- Aucun ! Maintenant tu te décides garçon.

La réponse de Marqus surprit les deux jeunes gens.

- Si tu veux apprendre à être un homme, il va te falloir apprendre à penser comme un homme. Vite, intelligemment, et en intégrant le fait que tu dois toujours protéger les tiens.

Lewis plissa les yeux.

- Si je dois apprendre à penser comme un homme, il va falloir que tu arrêtes de m'appeler « garçon », « mon petit », « le mioche » ou « gamin », se surprit-il à déclarer.
- Ça peut se faire, répondit le géant en souriant. Mais si je dois te considérer comme un homme, va falloir commencer à travailler comme un homme.
- Ça ne me fait pas peur, dit Lewis en lançant un regard de défi à Marqus.
- Non, par contre les gros chatons avec des ailes oui, se moqua le géant.
- Bon les deux coqs là !, les interrompit Octavie. Vous arrêtez le combat de crêtes, et toi tu me dis si on reste ou pas. Moi je ne te quitte plus en tout cas.

Lewis considéra Octavie. Cela faisait des mois qu'ils vivaient ensemble dans la chambrée des prytanes, et pourtant il avait l'impression de découvrir une toute autre personne. La jeune fille en apparence timide ne se laissait pas faire et semblait avoir plus de courage que lui en cet instant. Sans même savoir dans quoi elle s'embarquait, elle était prête à s'embarquer avec lui.

- Si tu restes, je reste, dit-il.
- Hey ! C'est moi la fille ! Les réponses évasives c'est pour moi ! Toi t'as juste le droit de faire l'idiot et de donner des réponses claires.
- Alors on reste, dit-il en se retournant vers Marqus. Mais ramener ma sœur et nos amis ici n'est pas une condition négociable. Et je voudrais bien savoir comment tu vas pouvoir nous aider.

Marqus sourit de toutes ses dents. Il lui en manquait une au fond d'ailleurs.

- Formidable ! Alors mon garç..., jeune homme, se reprit-il. On va aller voir le vieux Gildas.
- Pour quoi faire ?
- T'as peur ?, demanda Marqus.
- Non !, s'offusqua Lewis.
- Alors dans ce cas, on va aller le voir, je vais parler un peu avec lui, et quand il te dira « tu veux travailler pour moi ? », tu répondras « Oui Monsieur ».
- Et il fait quoi comme métier ?

- T'as peur ?
- Non... Mais j'ai envie de savoir c'est logique non ?
- T'occupe ! Quand il te dira « tu veux travailler pour moi ? », t'as juste à répondre oui et à me montrer que tu es l'homme que tu veux être.
- Et moi ?, demanda Octavie.
- La Mère est débordée t'as pas remarqué ? Je pense qu'elle ne dirait pas non à un peu d'aide. Bon, bien sûr, si tu lui proposais elle refuserait. Mais si c'est moi qui lui impose elle sera bien obligée d'accepter.
- Vous êtes unis ?, demanda la jeune fille en ouvrant des gros yeux.
- Pas vraiment non..., s'empourpra Marqus. Mais un jour je réussirai à ce qu'elle n'ait plus aucune excuse pour que ça le soit...

Octavie poussa un petit cri d'excitation en sautillant sur le canapé et se mit à harceler le géant de questions indiscretes. Lewis haussa les sourcils devant le brusque changement d'attitude de la jeune fille. Elle ne cessait de l'étonner.

De grave et moralisatrice, Octavie était repassé en un battement de cil à l'ancienne personnalité qu'il lui connaissait. C'était à nouveau une jeune fille avide de potins et de discussions sur l'amour.

La discussion entre la jeune fille et le géant dura longtemps, Octavie étant impossible à arrêter. Car plus les questions s'enchaînaient, et plus Marqus s'empourrait comme une jeune fille à l'évocation de La Mère. Mais là, dans ce salon aux allures de cabinet de curiosité, malgré l'apparente décontraction du moment, Lewis pensa avoir basculé dans un autre monde. Que ce soit la décoration, les gens qui y vivaient, ou bien leurs tempéraments, tout ici était différent. Le monde était une immense succession de dangers permanents, mais ici, et pour la première fois depuis très longtemps, le jeune homme se sentait en sécurité.

Malheureusement, ce n'était pas le cas de tout le monde. Ainsi, à quelques kilomètres de là, dans le cœur d'une forêt, des dizaines de brahmandas balayaient les feuillages à l'aide de projecteurs.

Au sol, trois autres jeunes gens couraient en essayant de rester indétectables, mais se retrouvaient régulièrement éblouis par ces lumières intenses. L'une des deux jeunes filles s'écroula au sol. La deuxième s'arrêta pour lui porter assistance. Le garçon qui les devançait stoppa également sa course et revint en arrière pour lui porter assistance.

Mais dans l'excitation du moment, comme elle, ils n'entendirent pas les fléchettes hypodermiques qui partirent dans leur direction.

Ils s'écroulèrent.

**Fin du 5<sup>e</sup> chapitre.**

